

# Fleurs de rhétorique

Livia Léri

Il fait bon en cette fin juin ; 23°, une température idéale. Entre la station de métro Cluny et le 17 rue de la Sorbonne, le soleil caresse gentiment le macadam, et lui se sent aussi léger que les flâneurs d'après-midi, étudiants presque libérés des sessions d'examens, jeunes filles en robes légères, touristes à appareils photo. Costume de lin beige sur chemise de soie prune, façon dandy ; il aime se vêtir crânement, à la manière des auteurs Décadents qu'il adule. Surtout ne pas ressembler à ces universitaires étriqués qu'il croise tous les jours dans les couloirs de la Sorbonne, pull jacquard sans manches et sandalettes, barbe de syndicaliste. Son jury de thèse ne manquera pas de présenter quelques beaux spécimens de l'espèce académique. Et lui a bien le temps de devenir vieux.

Il se dirige vers l'université, et la fin de son existence d'éternel doctorant un tantinet décalé. Presque dix ans qu'il l'a entamée, cette thèse-fleuve sur les enjeux stylistiques de l'épanorthose dans l'œuvre romanesque de Huysmans. Des années de fougue d'abord, puis vinrent les atermoiements, les tergiversations, et cette envie récurrente et tyannique de tout planter là, ascèse de

la réflexion pure, demandes de bourses, candidatures, colloques internationaux, étudiants captifs, et les éternels coupages de cheveux en quatre. Pourquoi s'être engagé sur ce chemin si escarpé ? Pourquoi ce perfectionnisme pathologique qui lui cloue les doigts sur le clavier lorsqu'il s'attelle à son ordinateur ? Jamais assez bien. Toujours insatisfait. Tout cela est décidément bien vain... Mais à chaque accès fiévreux de cette maladie du doute, sa compagne, ses amis, ses parents, son directeur de thèse, l'ont porté à bout de bras et invariablement remis en selle. « Si proche du but ? Tant d'années de travail, et tu comptes tout abandonner ? Ce n'est plus le moment de faire machine arrière. Sois raisonnable. Vraiment, je ne te comprends pas, tu as tout ce qu'il faut pour réussir, mon chéri, tout le monde te le dit. » Au chœur des donneurs de leçons s'est même joint le directeur de l'école doctorale, admirateur fervent de la virtuosité de ses recherches et du brio de son éloquence : « Accrochez-vous, mon petit Alain. Vous tenez là un sujet magnifique. Vous êtes déjà reconnu dans le domaine, vous faites partie des spécialistes de la question, pas de doute là-dessus. Ne sous-estimez pas la valeur de votre travail. D'ailleurs, cela fait bien longtemps que vous devriez être docteur ; et vous l'êtes déjà dans notre esprit. A trente-deux ans, il est bien temps d'entrer dans le métier. Au travail, mon cher, il faut désormais conclure. Il ne reste plus qu'à obtenir le sésame-ouvre-toi, et ce serait dommage de vous en priver. »

Et il finissait toujours par remettre sur le métier son ouvrage. Pour éviter d'achever ses jours sous la corrosion de la culpabilité. De

pas minuscules en risibles avancées, il est parvenu au bout de ses 723 pages, hors annexes. Le « grand œuvre » pèse son poids grotesque au fond de la mallette ; il se sent léger, pourtant. Le panégyrique du pré-rapport de soutenance ne peut qu'être rassurant. La joute oratoire de trois heures se présente comme une quasi-formalité. Il pense avoir envisagé toutes les objections, ses arguments s'enchaîneront avec fluidité. Depuis le temps qu'il traque tous les cas les plus farfelus d'épanorthose dans les recoins de la moindre phrase de son auteur préféré... Déjà résonne à ses oreilles la pompeuse sentence : « Monsieur Alain Lefrère, le jury réuni ce jour vous déclare docteur en littérature française, avec la mention très honorable et les félicitations du jury à l'unanimité » ; et tous les tralalas d'usage.

C'est d'un pas déterminé et serein qu'il pénètre dans la cour d'honneur de la Sorbonne. Sur les pavés, des grappes d'étudiants rêvent déjà de plages, ou commencent à envisager la possibilité de la seconde session d'examens. Sous les arcades, des touristes japonaises poussent des petits rires d'émerveillement devant la richesse du patrimoine parisien.

Quant à lui, il longe la chapelle, tête haute, et embrasse d'un regard plein de dévotion les statues de la Poésie et de l'Éloquence. Puis il pénètre avec assurance dans le grand hall, où les marbres immaculés lui font un accueil digne de ce jour de triomphe. La statue d'Homère chante déjà l'épopée de sa réussite. Tel un héros grec gravissant l'Olympe, il prend possession de l'amphithéâtre Louis Liard, réservé aux grands événements académiques. Il faudra remercier chaleureusement

son directeur de thèse d'avoir pu réserver pour cette occasion ce temple des joutes académiques, honneur auquel n'ont pas eu droit ses camarades qui ont soutenu ces dernières années. Voilà qui est de bon augure.

Posté à l'entrée de la salle, il prend une ample inspiration, lève la tête vers le plafond peint par Schommer, et jette un regard complice à son compagnon de fortune, ce candidat qui se présente devant les déesses hautaines, la Vérité, la Philosophie, la Science et l'Histoire, comme pour lui dire avec un clin d'œil que c'est dans la poche.

Il embrasse du regard cette salle majestueuse aux rangées de bancs serrées, où un public nombreux et conquis d'avance ne devrait pas tarder à s'installer. Depuis les médaillons sculptés sur les murs, les Aînés, Pascal, Racine et Descartes, braquent sur lui leurs regards sévères ; ils ne lui pardonneraient pas la moindre ambiguïté dans l'argumentation. Face à la table interminable où s'installera le jury, constitué des plus éminents spécialistes du sujet – sept membres, dont un Québécois, et un rapporteur membre de l'Institut Universitaire de France, s'il vous plaît –, le bureau destiné au candidat, qui lui semble aussi ridiculement petit qu'une table d'écolier. Mais il ne se laissera pas impressionner.

Il se poste derrière le bureau, reprend une large respiration. En déposant les lourds volumes de cette somme qu'il a mis si longtemps à produire, il s'appuie de ses poings fermés sur le bureau, dans une posture conquérante, qu'il maintient une longue minute. C'est là qu'il sent un rayon de soleil qui vient

effleurer sa main. Il la retourne, baigne son poignet dans le faisceau ensoleillé. C'est chaud, c'est doux. Caressant. Une sensation tactile qu'il avait oubliée, comme d'un être cher que l'on n'aurait pas enlacé depuis longtemps. Il reste un long moment à s'enduire les mains de lumière et de chaleur. Il joue avec le rayon, lentement, longuement. Il est complètement absorbé dans cette activité, comme un gamin qui saute à cloche-pied au-dessus des dallages et cherche à éviter les lignes de démarcation. Et il finit par se dire que peut-être, en fin de compte, la vraie vie se blottit là, non dans ces liasses dactylographiées, mais dans la délicatesse de ce rayon, au creux de la tendreté de juin. Une petite voix a tenté de le lui murmurer à maintes reprises ces dernières années, mais il n'a pas voulu l'entendre, il l'a fait taire d'autorité, cette voix limpide, pour n'écouter que celle, plus gutturale, de la Raison. La voilà qui se remet à chuchoter gentiment à ses oreilles.

Alors, il saisit le rayon, devenu palpable, comme un fil qui le relie à l'extérieur, à l'air, au ciel, à l'univers hors les murs gris qui balafrent l'horizon. Il embobine ce fil autour de sa main, un tour, deux tours, puis d'autres encore. Il se sent irrésistiblement attiré vers cette haute fenêtre aux boiseries sombres et anciennes, qu'il ouvre avec une étonnante facilité ; saute à pieds joints sur les marches marmoréennes de la chapelle. Il respire à nouveau. Il sent le soleil qui lui caresse le visage et l'invite à explorer plus loin encore.

« Mais Alain, qu'est-ce que tu fais ? Ta soutenance va commencer ». Un jeune collègue engoncé dans des recherches

qui n'aboutissent pas ; celui-là fait décidément partie de la vie d'avant.

Suivre le fil, sans plus se retourner. Emprunter la sente qui remonte de la rue des Écoles à la place de la Sorbonne, borde les charmillés des cafés aux étudiantes qui fleurissent dans leurs robes, aux décolletés bourgeonnants, aux jeunes éclats de voix qui sont des chants d'oiseaux. Remonter le fleuve du boulevard Saint-Michel. Un vent facétieux chatouille la cime des hêtres et des orangers qui prennent tranquillement le soleil dans le jardin du Luxembourg. Le fil le guide sur une piste qui conduit tout droit à la fontaine Médicis. Là, il enjambe les barrières qui protègent l'accès au bassin, enlève ses chaussures, remonte son pantalon, plonge les pieds parmi les carpes et les nénuphars. Palper cette nature qui fourmille autour de lui, en lui. Et il ne prend même pas la peine de deviner quelles figures mythologiques représentent les statues dressées en surplomb du bassin. Il a laissé sur le boulevard sa mue de pédant.

La vraie vie commence là, maintenant, au cœur de l'eau, de l'air, du temps.